

Marie-José Pérec

« À mes yeux, la victoire était presque une affaire de vie ou de mort »

Le voile est enfin levé. Après des années de mystère, la triple championne olympique (400 m à Barcelone, doublé 200-400 à Atlanta) Marie-José Pérec a accepté d'expliquer ce qui l'avait poussée à quitter précipitamment l'Australie en 2000, victime d'intimidations et même de menaces de mort, abandonnant du jour au lendemain son rêve d'être médaillée sur trois olympiades consécutivement. Dans une autobiographie intitulée *Rien ne sert de courir*, qui vient de paraître aux éditions Grasset, la championne se livre sans retenue, revient sur les plus beaux épisodes de sa carrière d'athlète, sur les plus douloureux aussi. Elle évoque également ses racines en Guadeloupe, ses difficultés en arrivant en métropole, sa carrière, ses entraîneurs, les hommes de sa vie... Le tout sans langue de bois, ni tabous. Cet ouvrage est une vraie opportunité de découvrir la face cachée d'une Marie-José Pérec que l'on ne connaissait pas.

– Pourquoi avoir attendu



Marie-José Pérec, ici avec Jean-Claude Perrin à Osaka, reste au contact du milieu.

« Sydney reste une très grosse cicatrice. Elle est là, elle m'appartient, elle fait partie de ma vie. »

aussi longtemps pour évoquer les événements de Sydney en 2000 ?

« Tout simplement parce que je n'étais pas prête. Après Sydney, il s'est passé tellement de choses. J'étais dans un trou noir, je n'avais pas envie de parler, de revenir sur ce qui m'avait fait mal. Et puis au fil du temps, on va mieux, les choses se remettent en place, on prend du recul. Dans la rue, énormément de gens m'arrêtent et me demandent : "Vous allez bien ? Vous avez récupéré ? Entre nous, vous ne voulez pas me dire ce qui s'est vraiment passé à Sydney ?" Je me suis alors dit que je devais peut-être à tous ces gens de leur dire qui j'étais vraiment, de rétablir la vérité. Il y a tellement de choses fausses qui ont été dites ou écrites sur moi.

Quand on voit Laure Manaudou aujourd'hui, on se rend compte que si on ne donne pas un minimum d'informations, les gens se font leur propre opinion, des rumeurs partent. On prend des journaux, on lit. C'est bien notre photo, notre nom, mais ce n'est pas nous. On parle de quelqu'un qu'on ne reconnaît pas. Si on ne donne pas de l'info aux gens, ils ne peuvent pas comprendre. »

– Ce livre, c'est un peu une façon de refermer cette blessure ?

« Disons que pendant toutes ces années, j'avais l'impression d'une espèce de porte qui claque, une porte qu'on n'a pas fermée. Avec ce livre, j'ai ouvert des tiroirs, j'ai regardé dans les armoires ce qu'il y avait. Maintenant, on referme tout, il faut passer à autre chose, même si l'épisode de Sydney reste, pour moi, une très grosse cicatrice. Elle est là, elle m'appartient, elle fait partie de ma vie, de mon parcours. »

– Comment avez-vous vécu la fin de votre carrière ?

« En 2003, je m'étais préparée pour disputer les championnats du monde à Paris et ainsi avoir la fin de carrière dont j'avais rêvé ou imaginé. Mais, une fois encore, les choses n'ont pas pu se faire comme



je l'entendais car j'ai été blessée. Mon corps avait tout donné, il n'avait plus envie. J'ai donc pris la décision d'arrêter ma carrière, mais j'ai mis un an avant de pouvoir dire : "Je ne suis plus athlète". J'ai mis un an avant de pouvoir l'annoncer. »

– Aujourd'hui, vous ne courez plus du tout ?

« Non, ça fait huit ans que je ne cours plus. Si je vous dis que je fais dix footings par an, je suis en train de mentir. Les seules fois où je le fais, c'est lorsque j'organise une petite course de 5 kilomètres en Guadeloupe. Il faut qu'il y ait une motivation derrière, comme le fait de récolter des fonds pour une œuvre. »

– Comment s'est passée votre après-carrière ?

« Je pensais beaucoup travailler dans le tourisme chez moi en Guadeloupe. Mais je me suis très vite rendue compte que ces choses-là, en fait, ne m'intéressaient pas du tout, que je ne trouverais pas de plaisir dans ces activités. J'ai donc voulu reprendre des études. Comme j'étais quelqu'un d'introvertie, pas très à l'aise, je me suis dit que ce serait pas mal d'aller aussi prendre quelques leçons au cours Florent. Pas pour devenir actrice, mais pour faire un travail sur moi. J'ai fait pas mal de choses, mais je dois reconnaître que je n'ai pas encore trouvé la réponse que j'attends sur ce que j'ai vraiment envie de faire. »

– Dans votre livre, vous insistez énormément sur vos racines guadeloupéennes...

« Oui, d'ailleurs, après Sydney, je suis rentrée en Guadeloupe et j'ai commencé à me sentir mieux en arrivant chez moi. J'étais libérée. Des choses très simples m'ont apporté énormément. On a une culture, on arrive avec cette manière de vivre, cette manière d'être, sur le continent européen. On est Français, mais on n'a pas vraiment la culture de la métropole. Certains essaient de gommer qui

« Aujourd'hui encore, je le regrette, mais je ne me reconnais pas dans les athlètes de l'équipe de France. »

ils sont pour pouvoir embrasser la culture française. Mais je pense que c'est très intéressant justement d'avoir les deux, ne pas effacer ce qu'on est, ce qu'on a été et s'enrichir avec les choses nouvelles qui viennent à nous. J'ai fonctionné comme ça en arrivant en métropole ou plus tard en partant aux États-Unis. »

– Vous expliquez aussi avoir eu des difficultés en arrivant en métropole...

« Oui, lorsque je suis arrivée en France, j'ai vu comment les Antillais étaient perçus. On dit qu'ils sont fainéants, qu'ils n'arrêtent pas de faire la fête, qu'ils sont nonchalants. Devant cette réputation, j'avais envie de dire : "Stop, on n'est pas tout ça !" On a l'air nonchalant, mais nous sommes des personnes sérieuses, on travaille. On est capable d'avoir aussi un projet. »

– Vous avez le sentiment d'avoir eu un rôle d'ambassadrice ?

« Ce qui est sûr, c'est que lorsque j'étais au départ d'une

course, type Jeux olympiques ou championnats du monde, j'avais toujours cette vision que je devais quelque chose à mes gens, car c'est comme ça que je les appelle. Il ne fallait pas que je me rate pour eux. A mes yeux, la victoire était presque une affaire de vie ou de mort. »

– Vous n'avez pas envie de développer encore davantage l'athlétisme là-bas ?

« Si, j'ai justement le projet de monter une école d'athlétisme en Guadeloupe, mais pour l'instant les choses ne sont pas encore suffisamment avancées pour pouvoir en parler davantage. Il faut déjà que je règle mes problèmes avec le maire d'Anse-Berland. »

– Que reste-t-il, aujourd'hui, de votre carrière ?

« Pour revivre mes médailles d'or dans le livre, j'ai dû visionner les images des courses car je ne me souvenais plus de tout. Mais le 200 m à Atlanta, en 1996, reste indiscutablement mon plus beau souvenir, ma plus belle course car c'est celle où personne ne m'attendait. J'étais la seule à y croire. Sur cette course, je me suis rapprochée de la course parfaite. J'étais tellement légère, mes mouvements étaient tellement fluides... J'avais la sensation que j'allais m'envoler, que je marchais sur l'eau. J'ai atteint le firmament. Il s'agissait de moments magiques. Dans toute ma carrière, je n'ai connu cette sensation que cette fois-là. »

– Était-il difficile de se motiver après avoir tout gagné ?

« Mais je n'ai pas tout gagné. Mon rêve, c'était d'être championne olympique sur 400 m sur trois olympiades d'affilées. Je pense qu'en 1996, le record du monde du 400 m était également possible. Quatre ans plus tard, j'étais un peu trop âgée. »

– Vous êtes assez dure avec les athlètes français dans votre livre...

« C'est vrai que beaucoup m'énermaient au village olympique. Quand on a un rêve, on n'a pas envie de se retrouver avec des gens qui sont juste contents d'être là avec leur maillot de l'équipe de France. Ils ont leur accrédition, ils font les beaux. Parfois, ils font la fête et vous empêchent de vous reposer, de vous concentrer. Pour moi, l'équipe de France n'est pas une colonie de vacances. Aujourd'hui encore, je le regrette, mais je ne me reconnais pas dans les athlètes de l'équipe de France. »

Propos recueillis par David DELPORTE
Photo AFP

☐ Rien ne sert de courir, par Marie-José Pérec ; Editions Grasset ; 15,90 €.

Les Australiens savent faire

Lorsque Marie-José Pérec est arrivée à Sydney en 2000, elle n'imaginait pas qu'une campagne de déstabilisation massive pouvait être lancée à son égard. Elle a vite vu que cela était possible. Totalement éprouvée, elle préféra jeter l'éponge et fuir l'affrontement avec sa rivale australienne Cathy Freeman. Il n'est pas bon être la rivale d'une star locale quand la compétition a lieu en Australie. Pour avoir couvert les Mondiaux de natation à Melbourne en mars 2007, j'ai pu constater que la pratique était encore courante. L'Australienne Lisbeth Lenton était la star attendue de ces Mondiaux pour les épreuves de sprint. Mais les Allemandes, et notamment Steffen, avaient eu des résultats remarquables lors des Europe 2006 à Budapest. En débarquant à Melbourne, les Allemandes ont découvert une campagne de presse violente, où les accusations de dopage étaient légion et franchement nauséabondes. La fédération allemande a pourtant un programme antidopage qui fait référence en natation. Néanmoins, Steffen et les Allemandes ont été totalement déstabilisés et sont passés à côté de Mondiaux que Lenton a dominés. La presse australienne avait réussi sa mission. Quelques jours plus tard, ces mêmes journaux se montraient choqués par les révélations du journal L'Equipe sur un contrôle positif du nageur australien Ian Thorpe. Des révélations qui étaient fondées sur des bases solides et des preuves, au contraire des accusations « made in Australia » sur les Allemandes. S. V.

Digest

Marie-José Pérec est née le 9 mai 1968 à Basse-Terre (Guadeloupe).
– **Palmarès** : championne olympique du 400 m à Barcelone (1992) ; du 200 m et 400 m à Atlanta (1996) ; championne du monde du 400 m en 1991 et 1995 ; championne d'Europe du 400 m et du 4x400 m en 1994 ; championne d'Europe en salle du 200 m en 1989.
– **Records** : 10''96 au 100 m (27 juillet 1991 à Dijon) ; 21''99 au 200 m (2 juillet 1993 à Villeneuve-d'Ascq) ; 48''25 au 400 m (29 juillet 1996 à Atlanta) ; 53''21 au 400 m haies (16 août 1995 à Zürich).